

Pays de personne

Nadine Ribault

Volume 46, numéro 1 (263), février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ribault, N. (2004). Pays de personne. *Liberté*, 46(1), 87–100.

Pays de personne

Nadine Ribault

Une fois passées les collines jaunes, pelées, rasées par les moutons, par-delà la piste, venaient les terres plates sur lesquelles rarement on campait sur ses jambes, mais où chaque silhouette souvent se courbait en chancelant pour s'opposer au vent, deux ou trois fermes entre les arbres, les marais puis l'océan. Après trois jours de furie du diable durant lesquels la tempête et le vent glacial du sud avaient tué là-haut brebis et agneaux que les oiseaux lardaient à présent de coups de becs, le calme était revenu et Yvonne attendait sur le seuil de la maison, son bonnet de laine blanc enfoncé sur la tête, la main sur la poignée de la porte.

– Harvey ! Ton bonnet !

Au coin du poêle, un morceau de mouton emballé de cellophane décongelait dans une assiette de porcelaine chinoise, une flaque rouge l'entourant comme la mer entoure une île. À côté, traînaient les puzzles qui étaient arrivés la veille pour Graham et le livre sur les costumes de guerre qu'Harvey avait choisi à la bibliothèque.

Quand le temps était si mauvais, avait dit Candice, il en fallait de l'imagination pour trouver des activités à faire faire aux enfants...

Elle en avait par centaines, des idées ! avait dit Yvonne. On voyait qu'elle devait être une sacrée maîtresse avant d'épouser Paul. Yvonne aurait bien aimé la voir là-bas, à Hong Kong et au Cambodge.

Harvey, non. Il n'aurait pas aimé voir sa mère avec ces gamins dont les photographies couvraient les trois quarts du mur de l'entrée.

– On y va ! Je ne le répéterai plus.

Enfin, Harvey était prêt.

Difficilement, Graham s'était laissé convaincre qu'on ne prenait pas le tricycle. Il ressortait de sa chambre, une botte à moitié enfilée, et Juliet le poussait pour passer devant lui. Face au poêle, la petite fille pila net et tendit le doigt.

- C'est quoi, ça ? dit-elle en fronçant le nez.
- De l'agneau, répondit Harvey fièrement. Ce soir, *nous*, on dînera comme des rois.
- Oui, mais ça ?

La cellophane était couverte de gouttelettes comme des dizaines de têtes d'épingles argentées et une flaque rouge entourait le morceau de mouton comme la mer entoure une île.

- Du sang. De l'eau. Ça fond.
- À votre retour, dit Candice, on prendra le goûter. À tout à l'heure.
- À tout à l'heure !

Et les trois enfants se précipitèrent derrière Yvonne, l'une finissant d'enfiler son manteau, l'autre son anorak. Ces trois jours sans pouvoir sortir auraient suffi à métamorphoser la plage entière. Ils le savaient et allaient en sautillant à travers le jardin où Paul se battait contre le *Wandering Jew*, cette saleté qu'avaient rapportée les Anglais – à moins qu'il ne s'agit des Français –, qu'on enlevait au nord, qui repoussait au sud. Il en remplissait la charrette du tracteur tandis que le petit groupe passait à côté de lui, chacun savourant la joie de découvrir bientôt la plage. Paul se redressa et fit signe de la main à ses garçons. Harvey agita la main et fit un sourire en coin, mélancolique comme l'étaient toujours ses sourires. Paul prit le paquet de cigarettes qu'il avait toujours dans la poche de sa chemise puis, penché de côté, une jambe devant l'autre, accoudé à la charrette comme au zinc d'un bar fréquenté par tous les damnés de la terre, il alluma une cigarette et tira une longue bouffée de tabac, rappelant à chacun qu'il ne fallait pas croire, il n'avait pas toujours fait du désherbage. Il observait les enfants qui s'éloignaient et franchissaient les limites de la ferme, petites silhouettes à contre-jour sous les pins immenses. Graham bondissait dans les flaques de boue – il en

avait déjà moucheté le bas de son pantalon – et tirait sur le bras d'Yvonne. Harvey allait en avant comme un grand, s'appuyant sur un bâton qu'il venait de trouver, juste à sa taille, et Juliet derrière se plaignait qu'on était partis vite fait, qu'elle avait oublié sa poupée par terre à côté du poêle. Sa pauvre poupée ! Sa pauvre poupée qui risquait de fondre elle aussi ! Soudain le paysage lui cloua le bec : après les pins, les arums, la tonnelle, la balançoire et les barbelés, on venait de déboucher sur les champs où les taureaux paissaient devant l'océan et les rares nuages de cet horizon lessivé.

Quelle désolation, cette végétation ! avait dit Candice à la mère de Juliet la veille encore, en tournant vers la fenêtre de la cuisine son regard brûlant. Dieu sait qu'ils en avaient exterminé des arums pour creuser la fosse septique quand ils étaient arrivés là. Mais tout était revenu et plus encore et dans la cabane, l'arbre avait tant poussé que les garçons ne pouvaient plus y entrer jouer.

– Je vais dire bonjour à la mer, cria Juliet qui semblait avoir oublié sa poupée.

Candice n'avait pas eu de fille mais – comme elle le rappelait à ses, disait-elle, trop rares visiteurs et la veille au soir encore aux parents de Juliet – Graham, plus émotif, avec plus de tempérament et de personnalité qu'Harvey, avait longtemps refusé les pantalons pour porter des jupes.

– J'y serai le premier, cria Harvey donnant le signal de départ de la course habituelle.

– Non, c'est moi.

Graham arracha sa main de celle d'Yvonne et les enfants cavallèrent à travers champs, les deux petits enjambant les herbes hautes avec difficulté. Juliet tomba, se releva et vitupéra. Là-bas Harvey et Graham étaient perchés sur la barrière. Elle se retourna, prit la main d'Yvonne et...

– Je suis jamais venue à cette mer-là, moi ?

... parcourut la fin du chemin d'un air désintéressé jusqu'au bout du champ. Un moment après, elle toisait les garçons, grimpée sur le troisième barreau de la barrière, un cran au-dessus d'eux.

– Allez ! ordonna-t-elle, ayant bien deviné de quoi il retournait, penchée en avant, une main levée vers le large, l'autre cramponnée au barreau.

Yvonne décrocheta la barrière et l'ouvrit, portant les enfants juchés comme trois petits oiseaux sur leur perchoir ensoleillé. Il fallut patienter et que chacun descendit pour se repercher aussitôt de l'autre côté, pour fermer la barrière. Juliet se fit attendre. Enfin on dévala dans l'herbe pour s'élancer vers les rochers à la recherche de coquillages bleus, roses et violets, nacrés. Certains étaient coincés sous les rochers, prisonniers.

– Tu vois, Graham, disait Juliet, il faut les libérer.

Il fallait tirer dessus, appeler Yvonne à l'aide, s'exclamer, lutter, s'obstiner pour avoir les plus beaux. Graham et Juliet faisaient un concours. Harvey soupirait.

– J'ai fait ça tellement de fois...

– Moi, j' préfère les mers où y'a des marchands d'glace ! criait Juliet à Graham en haletant et tirant de toutes ses forces. Ouf ! C'est dur ! les bras enroulés autour d'un gros rocher. Des parasols, des bouées, des raquettes, des...

– Tu vas voir, je vais y arriver ! criait Graham. Oh ! fit-il soudain en tombant en arrière.

Et il bondit sur ses pieds pour porter à Yvonne et Juliet un coquillage gros comme ses deux mains réunies.

– Fantastique ! dit Yvonne. Un nouveau cendrier !

Juliet était impressionnée.

Le ciel et l'océan luttaien t encore, l'un cherchant à mettre l'autre en échec et c'était tantôt le ciel qui était plus grand, tantôt l'océan. Sur la plage, il y avait des algues avec des bras, des jambes, une tête comme des bonshommes de pain d'épice, des cailloux balafrés de croix – tracés par on ne savait qui, un géant ! disait Yvonne –, des colonies de moules microscopiques, des traînées de mousse comme du liquide vaisselle dans l'évier, des os de moutons, des bois blancs, un rocher qui, à chaque vague, semblait un caïman à la queue ondulée, d'autres, gris, à moitié recouverts, pleins de plis, à la peau dure comme des rhinocéros d'Asie. Et là, aux pieds

d'Harvey, un petit coquillage suffoquait, bouche ouverte, gorgé de sable. L'enfant se pencha et fourragea à l'intérieur avec un doigt. Graham sautait à pieds joints dans des cuvettes remplies d'eau. Juliet faisait de même lorsque, promptement étalée dans une flaque, collants trempés et bottes inondées, elle se mit à pleurer. Harvey enfonça le coquillage dans sa poche et se détourna – Yvonne tirait un mouchoir de sa poche, essuyait les joues de la petite fille qui reniflait et vidait l'eau de ses bottes : mais non, maman ne serait pas fâchée, simplement il ne faudrait pas attraper froid ou là, sûr ! elle se fâcherait ! – pour regarder au loin les mares et les collines, les cygnes noirs, les canards, les tronçons d'arbre, les casiers à homards du pêcheur – il venait depuis la côte ouest en hélicoptère, avait expliqué Paul, il vendait le homard : sept cent mille dollars par an de bénéfices, ça vous disait quelque chose ? – et l'étendoir rouillé de la ferme des voisins. Une fois de plus, Paul et Candice avaient parlé de ces derniers au petit déjeuner : leur faire payer la construction d'un pont, s'approprier la route, propriété de l'État, et le pays total, ce pays désolé auquel les Cameron, venus de leur Écosse natale, avaient commencé à donner de l'allure, déboisant les collines, installant les premières bêtes, les premières fleurs et le cimetière pour chiens, bâtissant la ferme, et ça pourquoi ? Faire de l'or. Parceller. Vendre. Dilapider. Tout bousiller ! disait Paul. Sûr, ça valait un procès...

– Tu as vu, demandait Yvonne qui s'était rapprochée d'Harvey car le petit garçon restait en arrière, le porte-conteneurs qui est passé au large ce matin ?

... mais si ça tournait mal ? avait dit Candice. C'étaient tout de même ses parents qui payaient une bonne partie de tout ça. Ça tournerait bien, avait répondu Paul parce qu'il était rassurant, surtout avec sa femme. Il avait recouvert sa main de la sienne et avait ajouté qu'ils n'étaient pas venus se casser les reins à s'occuper de deux mille cinq cents moutons, cent vaches, cinq chiens et sept cent cinquante hectares de terrain pour en arriver là. On ne pouvait pas se laisser faire, avait ajouté Candice, et les enfants ne tireraient aucun parti d'une terre où il n'y aurait plus d'accès.

Harvey entendit les éclats de rire de Graham et Juliet suivis d'un long silence : ils tramaient quelque chose. Il se contorsionna pour voir derrière Yvonne ce qui se passait. Graham là-bas était à plat ventre sur un rocher et Juliet trépidait à côté. Non. Harvey n'avait pas vu le porte-conteneurs, mais il avait entendu dans la nuit, quand Graham, comme chaque nuit, avait rugi : Maman-an-an-an ! pour avoir sa mère à côté de lui – deux fois par nuit chaque nuit, avait dit Candice à la mère de Juliet ; c'était une bonne chose, n'avoir qu'un seul enfant, mais ici, isolés comme ils l'étaient, pas d'école, elle avait eu peur qu'Harvey ne s'ennuyât ; il était déjà tellement solitaire ; il ne voulait plus jouer avec d'autres enfants quand il en rencontrait ; tout juste s'il jouait avec son frère ; tout juste s'il acceptait l'enseignement qu'elle lui dispensait chaque matin tandis qu'Yvonne s'occupait de Graham –, Harvey avait entendu dans la nuit la corne des grands navires venus d'Australie pour pêcher des calmars et les remmener chez eux où ils servaient d'appât pour pêcher le homard.

Graham, disait Candice, est trop turbulent et Harvey, trop sage et le Canada, trop loin : Dieu ! que sa mère lui manquait ! Par chance, avoir trouvé Yvonne pour s'occuper des garçons, ça lui avait ôté une sacrée épine du pied.

– Là-bas, Harvey, reprit Yvonne en pointant le doigt, c'est mon pays. Puis il y a les terres qu'ont achetées les Japonais (elle tourna d'un quart de tour) pour le bois ; celles qu'ont achetées les Américains (un autre quart de tour, l'enfant suivait du regard) pour la chasse ; puis il y a les terres du voisin (un autre) ; et puis il y a ton pays (elle montrait une zone d'arbres, là, qui, aussi sûrement qu'une oasis en plein désert, révélait la présence d'eau, de maisons, d'animaux, d'adultes et d'enfants).

– C'est pas mon pays ! rectifia Harvey.

– On y va, cria Yvonne en plongeant la main sous son pull et en haussant l'épaule.

– Hourra ! hurla Graham.

Et il accourut, suivi de Juliet.

– Comment ça, poussin, pas ton pays ? dit Yvonne à Harvey en ressortant la main – et rien dedans – de sous son pull. C'est bien à tes parents tout ça ?

Ils y allaient en effet, c'est-à-dire qu'ils tournaient le dos à la mer, escaladaient le remblai et, longeant le terrain où les taureaux paissaient devant l'océan et les rares nuages de cet horizon lessivé, ils prenaient le chemin du retour vers la ferme.

– Non, persista l'enfant, désesparé. C'est le pays de personne.

– Eh bien ! dit Yvonne. Il ne ferait pas bon dire ça à ton père. Ça lui ferait de la peine. Et tu ne veux pas lui faire de la peine quand même ?

– Non...

Ils traversaient un champ au milieu des vaches et des veaux ce qui tétanisait Juliet. Yvonne devait s'occuper de la petite fille qui, raide comme un piquet, refusait d'avancer.

Harvey dit à Juliet...

– Pas de problème. Sois tranquille.

... malgré que cette vache noire les fixât d'un sale œil.

Et les vaches, Juliet, ça la terrorisait.

Graham était devant et marchait vite.

– Viens, Juliet ! dit Harvey.

– Viens, Juliet ! cria Graham en se retournant.

D'un coup, la petite fille se mit à courir pour aller prendre la main de Graham. Qu'Harvey lui parlât avec gentillesse était une chose insupportablement inhabituelle. Graham était gentil mais Harvey non et il valait sans doute mieux que les choses restent ainsi. Les moutons qui perdent leurs dents, on les tue ! avait murmuré Harvey le matin même à Juliet qui n'avait rien demandé à personne et jouait alors avec sa poupée. Bêe-bêe ! avait-il crié en bondissant autour d'elle, bêe-bêe ! et Juliet, effrayée, avait fondu en larmes et rejoint ses parents qui, dans la cuisine, avec Yvonne, avec les parents d'Harvey et de Graham, buvaient un café. Paul, comme d'habitude, avait cassé une allumette et formait autour de sa tasse de café au lait de petites croix en disant : j'ai perdu la mémoire à Amsterdam.

À présent, les rouleaux de l'océan se fracassaient contre les rochers derrière eux. Harvey, avec son bâton, mimait un roulement de tambour et semblait ordonner à d'invisibles soldats allongés de chaque côté du champ de se tenir prêts, mousquets logés dans les fourquines. Graham et Juliet avançaient devant lui en se donnant la main et Harvey enveloppait Juliet d'un regard douloureux. Il ajusta le bâton à son épaule et...

– Pan !

D'habitude, Graham tombait mais là, il n'avait rien entendu : Juliet lui parlait à l'oreille. Harvey aurait bien voulu savoir de quoi. Il se tourna vers la mer et...

– Pan ! les rhinocéros ! Pan ! les caïmans !

Juliet parlait de sa poupée, de la maison, du poêle, du morceau de mouton emballé de cellophane qui décongelait dans une assiette de porcelaine chinoise, une flaque rouge l'entourant comme la mer entoure une île.

Ils suivaient le chemin à travers champs. Les vaches s'étaient éloignées. Juliet éternua. Elle avait froid. Au loin, sur le sable, chaque vague en se retirant laissait un glacis plus noir qu'une flaque d'huile de moteur. À l'intérieur, s'ensuyaient mouettes et nuages.

La lumière déclinait comme en haut des collines quand Paul déplaçait un troupeau de neuf cent soixante brebis fraîchement tondues : sous la lumière du couchant (ces beaux soirs-là, il montrait le nord : on voyait Castle Point), elles avaient l'air saignant, ces bêtes dont certaines se renversaient, grosses jusqu'aux yeux de deux agneaux, et ne pouvaient plus se relever, agitant leurs pattes comme des insectes sur le dos, un paquet de crotte aux fesses. Et si par malchance, on ne les voyait pas durant la tournée, dans la nuit qui suivait, elles mouraient. Pauvres bêtes qui mangeaient tellement d'herbe ces temps-ci qu'elles éclataient. Il y avait eu trop d'eau cette année, disait Paul. Et trois ans avant, on n'en avait pas eu assez, les réservoirs s'étaient trouvés à sec, il avait fallu faire la navette avec le camion pour en rapporter. Trop de pluie, trop d'eau, trop d'herbe, trop de morts, trop de perte d'argent. Pas assez de pluie, pas assez d'eau, pas

assez d'herbe, trop de morts, trop de perte d'argent, voilà. Même résultat. Dur travail, tout de même !

Autour d'Harvey, il n'y avait plus de canards, plus de cygnes, plus de vaches ni de taureaux, plus aucune fleur chez les voisins, plus de corps d'arbres tortueux devant les marais ni de cheval et les voisins, envolés ; et leur fils qui ne parlait à personne qu'aux animaux, même si : un autiste, quel malheur ! disait Candice, envolé ; et le père qui surveillait les alentours à la longue-vue, envolé aussi. Bah ! Autour d'Harvey, il n'y avait plus personne à l'exception d'Yvonne qui donnait la main aux enfants ; Candice avec ses bottes en caoutchouc sur sa moto à trois roues, sautant les bosses – elle avait toujours roulé vite et le chemin chaque semaine de la ville à la ferme pour rapporter les courses à la maison, la Jeep le faisait ventre à terre –, devant la mer, cheveux et gorge au vent ; et Paul, sa cigarette au coin de la bouche, mal rasé, son épaisse chemise à carreaux ouverte sur un pull à col roulé, qui avait connu la guerre en Yougoslavie, la guerre en Angola quand il travaillait pour les Nations Unies, qui, en haut des collines, hurlait d'une voix cassée : fonce, Suzie ! parce que les brebis s'entassaient le long de la barrière et que cinq ans auparavant, quand il s'y connaissait trop peu, il avait laissé faire et les brebis s'étaient écrasées les unes contre les autres : deux mères et trois agneaux y étaient restés et Paul en parlait encore, il n'avait pas dormi pendant des nuits après ça.

J'ai perdu la mémoire à Amsterdam.

C'était quoi la mémoire ?

– Harvey !

Le petit garçon sursauta et courut rejoindre le groupe, enfonçant son bonnet sur ses oreilles et remontant la fermeture de son anorak. Il ouvrait la bouche pour poser une question mais...

– Je voudrais des sablés, dit-il.

Yvonne avait à présent à chaque main un des petits – de même taille, Juliet, manteau et bonnet rouges et Graham, coupe-vent et casquette à carreaux – ; chacun d'eux traînant les pieds, parlant de moins en moins.

– Je n'en fais plus, répondit Yvonne. C'était une calamité, souviens-toi. Soit ça cassait en mille morceaux. Soit ça ressortait calciné. Je n'en fais plus. J'ai préparé un gâteau à la banane. On sera bientôt à la maison. Un dernier effort, poussin.

Graham était un gourmand et un vrai cuisinier, disait Candice. Il tirait une chaise quand elle cuisinait et venait l'aider. Harvey, non, ça ne l'intéressait pas : il bâtissait des mécanos et il réfléchissait.

Sur le chemin, il y avait des ombres rondes comme des biscuits. Harvey mettait le pied dedans : ça éclatait en mille morceaux. Derrière les barbelés, les moutons broutaient, faisaient un pas, broutaient, faisaient encore un pas, broutaient. Aux pointes des barbelés, il y avait des brins de laine.

– Ah ! les petits agneaux ! s'attendrit Juliet. Ils têtent.

– Un jour, murmura Harvey, j'apprendrai le chinois.

Mais personne n'entendit.

Ah ! Chine, univers, mers et océans !

Candice voyageait beaucoup avant d'avoir eu des enfants, avait-elle dit à la mère de Juliet. Au Cambodge, elle logeait chez un vieux couple qui ne parlait que le français. Ils s'étaient fait une retraite en or en louant le rez-de-chaussée de leur maison à des Américains, le premier à son amie et elle qui travaillaient aux Nations Unies et eux s'étaient installés sur le toit, ils y dormaient sur un canapé. Harvey avait éclaté de rire en entendant cette histoire : sur le toit ? un canapé ! ha ! ha ! c'était drôle, ça ! Candice avait connu Paul au Cambodge. Au début ils utilisaient les hélicoptères et les pilotes russes qui venaient d'achever les combats en Afghanistan. Les pilotes étaient fous. La guerre les avait rendus fous. Les machines volaient par miracle, sans porte, à peine des hélices. Ils se déplaçaient là-dedans d'un point à un autre pour éviter les mines antipersonnel. C'était quoi, mines antipersonnel, maman ? Des bombes ? Candice s'était levée pour aller faire chauffer de l'eau pour le thé. Elle avait demandé à Harvey de jeter un coup d'œil dehors parce que Graham était seul avec Juliet. Sitôt tourné l'angle de la pièce, derrière le poêle, Harvey s'était arrêté pour écouter : Candice avait connu Paul au Cambodge

mais ils s'étaient mariés en Yougoslavie et... En pleine guerre ! s'était exclamée la mère de Juliet. Là, Candice avait démissionné. Paul était parti en Angola. Puis il avait démissionné. C'était le pire de ce qu'il avait connu. En Angola, ils restaient dans des camps à boire, fumer, jouer aux cartes. Ils ne pouvaient rien faire tandis qu'autour... Harvey ! L'enfant avait sursauté. Mines antipersonnel : des bombes, quoi !

Harvey passait à vive allure près d'Yvonne et des petits, son bâton tenu à deux mains devant lui. Juliet aussi avait ramassé un bâton qu'elle traînait derrière elle. Il laissait une trace sur le sentier et Graham devait marcher dessus. Puis...

– Stop !

... il s'arrêtait.

Elle venait près de lui et traçait un cercle autour de lui et disait...

– C'est une maison. Tu restes dedans. Maintenant tu te sauves.

– Pourquoi je reste pas dedans ?

– Parce que c'est mieux.

– Pourquoi c'est mieux, Juliet ? dit Graham.

– Parce que si tu restes dedans, tu fonds.

– Oh ! dit-il, effrayé par cette perspective.

Enfin ils repassèrent la barrière de la même manière et faisant appel à un dernier reliquat de leurs forces, coururent jusqu'au jardin pour longer la balançoire. Leur père, le tracteur et le *Wandering Jew* avaient disparu. Paul avait dû rentrer à la maison. Les plates-bandes étaient prêtes à planter. Candice voulait y mettre des fleurs. Les légumes avaient été déplacés vers les flancs des collines. Ici, les lapins les mangeaient.

Juliet avait pris Graham par la main et ils s'étaient enfoncés, dos courbé, derrière les buissons. Les arums étaient plus grands qu'eux. Il y avait, venue des jasmins qui dégringolaient le long des barrières de bois, comme une odeur de thé dans la cuisine, des narcisses sous les arbres, des camélias en fleurs, des campanules, des bourdons qui entraient dans les fleurs et y disparaissaient. Ça sentait la menthe et la coriandre. On entendait le grondement de la mer derrière les arbres.

– Tu vois, Graham, dit Juliet, je grandis comme ces fleurs qui nous entourent et un jour j’aurai dépassé la taille des fleurs.

– Juliet, dit Graham, tu dis qu’ici c’est un palais et que nous devons échapper aux renards qui pourraient nous manger. Tu dis : chut ! un p’tit doigt sur la bouche ! Moi, je te suis. Les bourdons sont là mais j’ai pas peur.

Harvey marchait le long des mêmes buissons, de l’autre côté. Il écoutait. Juliet soulevait des branches. Graham les écartait. Et quand ils ressortirent de là, ils clignèrent des yeux comme deux petits loups quittant la forêt et virent Harvey qui s’éloignait.

Cette vie, avait dit Paul un jour, c’était le meilleur de ce qu’ils avaient pu rêver.

Faisant étrangement pendant aux cimetières des humains, à flanc de collines, il y avait le cimetière pour chiens avec Moss, Caesar, tous les chiens des Cameron, des pierres au milieu des fleurs, la photo, le nom et la date de naissance et de mort de chaque chien. Cet endroit, ça amusait Paul de le montrer à ceux qui louaient la maison en haut de la colline pendant les vacances et Harvey s’asseyait sur les pierres pour penser aux chiens qui étaient en dessous. Pour lui, il était naturel qu’existât, comme pour les hommes, un cimetière, véritable lieu du souvenir, pour les animaux qu’on avait aimés. Un jour, c’était entendu, Suzie irait et ce jour-là, il faudrait être courageux.

Enfin ! on était arrivé. Candice avait sorti le linge et l’étendoir tournait dans la brise puis s’arrêtait. Yvonne emmena les enfants à la buanderie pour leur laver les mains.

– Un papillon sur le banc ! s’exclama-t-elle.

Candice sortit de la maison.

– J’ai ouvert le courrier, dit-elle. Il doit se frotter les mains. Le procès est encore reporté.

Il, le voisin. Et pourtant Candice s’était changée et n’avait plus cet air de vouloir appeler au secours.

– Maman ! dit Harvey en posant son bâton contre le mur pour fouiller dans sa poche.

– J’ai cuit la viande, les garçons, dit Candice.

– Oh ! dit Juliet. Et ma poupée ?
– Maman !
– Ce soir, on dînera comme des rois. Harvey ! Ne m'interromps pas comme ça tout le temps !

– Je t'ai rapporté ça, murmura-t-il en tendant le coquillage qu'il venait d'extirper de sa poche.

– Et nous, ça, ajouta Graham en déversant de ses poches sur le banc ses coquillages et miettes de coquillages et ceux de Juliet.

– Formidable ! dit Candice en prenant le petit cadeau d'Harvey. Et elle tourna le dos et jeta, distraite, le coquillage dans le seau au coin de la porte. Puis elle rentra dans la maison d'où elle lança...

– Allons, venez. Papa est rentré. Juliet, tes parents sont là. Vous goûtez avec nous.

Le papillon – un monarque, dit Yvonne, Paul avait dû le mettre là pour les enfants –, il y avait belle lurette qu'il était mort. Il avait replié ses ailes orange et noires le long de son corps tels des bras fatigués. Juliet se mit à pleurer.

– Je veux pas qu'il soit mort.
– Bébé ! lança Harvey.
– Je suis pas un bébé, protesta Juliet en essuyant d'un revers de manche deux larmes brillantes sur ses joues. Je suis une grande fille.

– Voyons ! dit Yvonne. Juliet est fatiguée.
– Oui, je suis très fatiguée, moi, conclut Juliet en se frottant les yeux.

– Si t'étais très fatiguée, dit Harvey, tu te tairais.
– C'est parce que je suis une grande fille, tu vois ! dit Juliet. Je fais des efforts é-é-normes.

– Pour ça, oui, tu parles trop ! dit Harvey.
– Allons, dit Yvonne.
– Viens, Juliet, dit Graham pour faire diversion. On va chercher ta poupée.

Harvey abandonna. Il se baissa pour enlever ses bottes et son pantalon glissa. Derrière lui, Juliet sourit jusqu'aux oreilles.

– On voit tes fesses, lalala !

Et elle prit la fuite, semant un éclat de rire derrière elle, suivie de Graham, puis d'Harvey qui, vexé, d'une main derrière le dos, remontait son pantalon, tandis qu'Yvonne s'asseyait au bout du banc, soupirait et sortait de sa poche le coquillage que Graham lui avait donné. Elle le posa à côté d'elle pour allumer une cigarette, son bonnet de laine blanc encore enfoncé sur la tête. Elle plongea la main sous son pull et haussant l'épaule, remonta la bretelle de son soutien-gorge. Elle regardait dans la cour les draps bercés par la brise : il faisait frais mais enfin, le printemps s'installait.